

## Renaissance

L'humanité est en crise. Cette crise est avant tout celle d'un monde dynamique dont la vitesse de changement augmente. C'est ensuite celle d'une perte de confiance en elle-même qui l'a poussé dans les bras de ses vieux démons religieux. Dans l'illusion du respect et de la révérence comme remèdes aux dangers qui la menacent. Dans un réflexe conservateur pour tout ce qui l'entoure, suicidaire dans un environnement au dynamisme accru qui est le nôtre aujourd'hui.

Surgissant de la nuit des temps, les vieux mythes créationnistes gouvernent à nouveau les visions dominantes du monde. L'*origine des espèces* a dû rendre la préséance à la *Genèse*. Parfois sous la mauvaise excuse d'interprétation métaphorique. Toujours sous l'influence de clichés créationnistes. Certes rarement le créationnisme de la jeune terre, qui nie que la terre a plus de quelques milliers d'année d'existence. Un créationnisme à éclipse qui occulte tout ce qui, dans le récit biblique, est trop manifestement opposé à la réalité scientifique pour sauver du naufrage tout ce qui peut maintenir les apparences. Et n'en est que plus dangereux. Qui nous perçoit à tort comme les intendants d'un monde bon et harmonieux. Et qui rêve toujours de nous amener à rédemption du crime imaginaire d'un ancêtre imaginaire. Nombre de religions ont des tendances à la culpabilisation car c'est un puissant instrument de pouvoir social. La religion chrétienne est la championne du genre toutes catégories<sup>1</sup>. Notre prétendue culpabilité est étalée partout. Souvent revendiquée.

L'emprise de la religion sur l'écologie est parfois insidieuse. Des expressions comme l'environnement, la planète, la nature, aux sens premiers bien différents, sont devenus dans le langage courant les substituts interchangeable d'un mot qu'il n'est plus politiquement correct de prononcer en public : Création ! Toujours nous en est imposé le respect comme salut à la crise présente. Le respect ou la révérence ne sont pas plus utiles à surmonter la crise environnementale que prier Dieu pour gagner à la loterie. Vous pouvez toujours essayer. Vous avez peu de chance de gagner mais pour celui qui gagne quand même, c'est aussitôt la preuve que cette méthode est la bonne. Ceux qui perdent peuvent toujours se «consoler» en se disant qu'ils ont péché.

C'est dans la proactivité qu'il faut chercher nos solutions. Au siècle passé, il a pu sembler à beaucoup que le christianisme s'était libéré de l'emprise du récit de la *Genèse*. Rien n'est plus faux. Il domine encore et toujours le discours des principales églises chrétiennes jusqu'aux plus hauts niveaux. Concernant l'origine et la structure de notre environnement, la *Genèse* a TOUT faux et certainement l'idée que Dieu a fait la nature bonne. De cette croyance découle l'exercice de théodicée qui fait de nous des coupables, au cœur de l'écologie politique contemporaine. Est-ce notre faute si le soleil est cancérigène ? Nous finirons par le croire. Faute de quoi il faudrait conclure que Dieu n'a pas fait le monde bon.

Dans un monde post-darwinien, chacun devrait avoir le courage d'évaluer sa vision du monde face à la rupture conceptuelle dramatique initiée par Darwin. Pratiquement personne ne le fait. Pire, des clercs, des théologiens, des philosophes se rattachent encore en masse aux textes de la *Genèse*. On entend parfois que le récit de la Création en six jours peut être pris comme un récit allégorique représentant en fait plusieurs milliard d'années. Non, car l'idée que Dieu a créé ses créatures *selon les espèces* ne peut être vraie car cette idée est radicalement anti darwinienne. Si Dieu existe, il a créé un monde basé sur les processus aveugles qui le façonnent encore aujourd'hui et qui sont darwiniens. Il y a un avant et un après Darwin. Pour sortir de la vision religieuse de l'environnement omniprésente aujourd'hui, nous devons

---

1 Le péché originel est secondaire chez les juifs. Chez les musulmans, Dieu pardonne à Adam (selon l'Encyclopedia of Religion and Nature, p312)

construire un monde véritablement post-darwinien, qui reconnaisse et accepte la rupture initiée par Darwin et intègre toutes les notions environnementales développées ensuite, débarrassées de leurs gangues spirituelles et religieuses. Non, les écosystèmes n'ont pas de santé, bonne ou mauvaise, non les espèces ne méritent pas le culte qu'on leur porte et non, nous ne sommes pas les intendants de Dieu sur terre. L'écothéologie et la *foi des charbonniers* naturiste ont bouleversé les rapports de la religion avec la politique et la société en ceci qu'au culte chrétien traditionnel pour le Créateur elles ont ajouté un culte pour la Création. Celui-ci exerce un pouvoir attractif très fort, non seulement sur les croyants mais aussi sur la grande masse des gens qui ont perdu la foi en l'existence du Dieu biblique mais ont gardé un esprit profondément religieux.

Ainsi le Pape François, imitant l'Église orthodoxe, a fait du premier septembre un *jour de sauvegarde de la Création*. Les questions de savoir si Dieu existe et si Jésus-Christ était son fils sont des opinions purement individuelles qui ne méritent pas qu'on se dispute. La sacralisation de l'environnement et la diabolisation de l'impact humain sur celui-ci mènent inéluctablement à des conflits humains plus graves.

Invoquant l'écologie en paravent à sa religiosité, une grande partie du monde, Europe en tête, sombre dans un profond obscurantisme naturiste. L'année 2019 voit de gigantesques manifestations de citoyens désorientés par un bombardement continu de propagande apocalyptique qui souligne cruellement l'inefficacité des politiques climatiques. On réclame des solutions, sans en proposer de crédible. Phénomène nouveau, des grèves pour le climat sont menées dans de nombreux pays par des écoliers emmenés par la jeune Greta Thunberg. Les révoltes des jeunes pousses contre les vieilles barbes ne sont pas nouvelles mais celle-ci à une caractéristique extraordinaire : cette révolte de la jeunesse est soutenue par une grande partie des vieilles barbes. Certains disent : manipulées par elles. Tout particulièrement celles qui luttent en vain depuis quarante ans pour ralentir le réchauffement climatique et protéger la biodiversité. Loin d'admettre l'utopie de la tentative de contrôle de l'ensemble de l'humanité nécessaire au projet, ils voient dans la révolte des écoliers la réalisation de leurs rêves. Ainsi, Robert Watson, dans sa communication sur le rapport 2019 de l'IBPES, qui provoqua le déchaînement hystérique de 2019, écrit que *depuis les jeunes leaders d'opinion mondiaux du mouvement #VoiceforthePlanet jusqu'aux grèves des étudiants pour le climat, il y a une vague de fond qui montre que les jeunes comprennent qu'une action urgente est nécessaire si nous voulons assurer un semblant d'avenir durable*.

À une réunion extraordinaire de l'ONU pour le climat, Greta Thunberg se lance dans une invective qui a tout des prêches culpabilisantes des prêtres en chaire. Elle accuse les grands de ce monde de lui avoir volé ses rêves et son enfance, accusation puérile et incongrue au siège de l'ONU qui fait pourtant fureur sur les médias. On aperçoit en arrière-plan l'un ou l'autre ponton qui secoue gravement la tête en signe d'approbation. Le président des États-Unis, Donald Trump, qui ne brille pas par son aménité, en rigole ouvertement. L'évènement fait le tour de la planète bien que Thunberg n'ait aucune solution nouvelle à avancer en fait d'atténuation climatique. À la même époque, les appels en faveur de l'adaptation lancés par Ban Ki Moon et Bill Gates ne recueillent qu'un accueil poli. C'est pourtant là que se joue l'essentiel du futur de l'humanité. Encore très rares sont les articles de presse sur l'effort d'adaptation. Exceptionnels en première page. On trouve bien de temps à autre un article qui, dans le contexte français, porte souvent sur la date anticipée des vendanges, et, malheur, les changements à attendre dans le goût du vin. On prédit même, oh horreur, la disparition du cépage Riesling en Alsace ! Nos descendants devront-ils boire du Riesling suédois ? Si c'était là tout le drame du réchauffement climatique !

Lorsque la presse belge montre la photo d'une adolescente brandissant un carton proclamant *Noble terre, ô mère chérie, à toi notre cœur, à toi notre sang, nous le jurons, tous, tu vivras*<sup>2</sup>, personne ne s'alarme de la montée de ce fanatisme mystique dans notre jeunesse.

Pire, on applaudit. On voit apparaître une nouvelle forme de pathologie : *l'éco-dépression*. Touchant prioritairement les jeunes fragilisés par l'atmosphère apocalyptique et l'absence manifeste de solution, elle plonge les victimes dans un désespoir environnemental dont il est fort difficile de les faire sortir. L'Union européenne surenchérit dans l'exaltation. Elle se lance dans un grand *Green Deal* qui vise à faire de l'Europe le premier continent neutre en carbone – en oubliant apparemment qu'elle a exporté une grande partie de son empreinte carbone à l'autre bout de la terre. Pas tout à fait car ressurgit le vieux projet de taxe carbone aux frontières. Un must, si l'Europe veut mettre fin à l'exportation de son empreinte carbone vers les pays émergents. Mais il faudrait assumer la comptabilité carbone défavorable qui en résulterait. Déjà se profile une stratégie malsaine de l'exception qui maintiendrait des fuites d'empreinte carbone hors de ses frontières. En 2022, l'Europe tente de donner un tour de vis contre ce phénomène. Espérons que la vis soit bien serrée.

Frans Timmermans, le Vice-Président socialiste de la commission européenne, proclame que *Mother Earth* en a assez de notre comportement. On est bien loin du socialisme matérialiste de Tansley lorsqu'il inventa l'écosystème. La déification de la planète est accomplie, elle nous fait savoir son mécontentement par la voix du plus haut dignitaire socialiste de l'Union européenne. Charles Michel, le président libéral du Conseil européen, proclame que l'Europe a signé un traité de paix avec la planète. Étions-nous en guerre ? Non, la mystique de la culpabilité règne en maître au plus haut niveau. Les mauvaises langues se demandent si Dieu a signé comme témoin...faute de quoi la planète s'est probablement fait avoir. Mais où sont donc passés les libres penseurs d'antan ? L'Europe, de continent des Lumières, est devenue celui de l'Obscurantisme. Naturiste. On voit les formations politiques jadis matérialistes et sécularistes se convertir à la religion triomphante.

Pour Ursula von der Leyen, la présidente de la Commission européenne, le *Green deal* sera l'équivalent européen de la conquête de la lune. De fait, l'Europe tombe dans le travers climatique habituel de tirer des plans sur la comète. On pense au grand bond en avant chinois sur fond de retour à Éden. Elle fixe des échéances arbitraires, ouvre des budgets avant de les avoir financés. Le tout sans accord politique mondial et sans solutions technologiques crédibles. Elles devront suivre l'échéancier idéologique. Quand l'Europe sera zéro carbone, tout le monde va suivre son exemple. C'est certain. Les dirigeants européens le croient-ils vraiment ou pensent-ils avant tout à laver leurs âmes du pêché contre l'environnement ? Qu'ils prennent garde, car pour s'être coupés du monde réel, celui-ci pourrait provoquer la chute de leur régime.

Aux premiers temps de l'écologie politique, certains l'accusaient de vouloir ramener l'humanité au moyen-âge. C'était injuste et faux. L'histoire ne recule jamais. Peut-être la décadence actuelle est-elle un moyen-âge, mais alors c'est un nouveau moyen-âge. Encore que, pour mériter ce nom, il faudrait que survienne une nouvelle renaissance. Faute de quoi le déclin actuel sera irréversible.

\*

Lynn White avait tort. Le christianisme est innocent de la crise environnementale. Quantités d'autres cultures ont commis et commettent encore des erreurs similaires. Sans doute est-ce cette perversion de la culpabilisation qui l'a poussé à accuser sa propre religion. Cobb, sur qui l'influence de White fut importante, l'a clairement exprimé : *Ma nouvelle vocation fut de*

---

2 *J'y réfléchis*, site de Vers l'avenir, 12 avril 2019

*critiquer la théologie Protestante qui m'avait guidé, et bien d'autres, à être aveugle à la dépendance de la vie humaine de systèmes écologiques plus vastes. Nous, les Protestants, avons beaucoup de responsabilité pour la cécité de notre société entière. Nous fûmes appelés à nous repentir*<sup>3</sup>.

David Ehrenfeld avait tort. L'humanisme n'est pas plus coupable de la crise environnementale que le christianisme. Et pas plus arrogant que les adeptes de la religion verte qui s'imaginent capables d'atténuer substantiellement le réchauffement climatique et s'obstinent à vouloir conserver la nature telle qu'ils la rêvent, voire à restaurer un jardin d'Éden qui n'a jamais existé. L'autoflagellation se cumule avec la culpabilisation car c'est leur propre culture qu'ils attaquent. L'humanité ne peut-elle pas résoudre ses problèmes elle-même ? Mais qui donc le ferait à sa place ? Reconnaître qu'il faut sortir de l'illusion que nous pouvons tout contrôler n'implique pas de s'illusionner sur la possibilité d'une aide extérieure, de se réfugier dans le respect ou la révérence dans l'espoir d'un secours qui ne viendra jamais. Car le seul espoir est en nous. Pour sortir du piège vert dans lequel nous sommes tombés, nous avons besoin d'une véritable renaissance humaniste. L'humanisme est la boussole morale dans un monde sans finalité à laquelle Herman Daly ne croyait pas.

Ehrenfeld avait raison de noter qu'il y a autant de définitions de l'humanisme que d'humanistes. Je ne vous infligerai pas la mienne mais notez que pour tout humaniste une certaine conception de l'humanité ou des personnes humaines est le but et la préoccupation première de ses objectifs sociaux et politiques. Anthropocentriste ? Ouuii ! Et alors ? Il est vrai que notre monde darwinien impose une métaphysique qui rejette toute position centrale à l'humanité. Nous ne sommes que les accidents d'une vieille histoire. Pour Gould *Homo Sapiens* est un détail dans l'histoire de la vie <sup>4</sup>. Il n'en est pas de même dans le contexte politique. Nous sommes les seuls sur terre à pouvoir qualifier l'évolution actuelle de crise. Et lui trouver des solutions. Humaines. La terre s'en fout. La nature s'en fout. L'environnement s'en fout. Et la Création biblique qu'ils remplacent dans le discours dominant n'a jamais existé. Tant que les principales églises chrétiennes n'auront pas reconnu officiellement que ni le jardin d'Éden, ni le péché originel n'ont jamais existé et rejeté leurs transpositions allégoriques et métaphoriques, nous ne pourrons avoir une gestion humaniste de la crise environnementale. En Occident, la seule définition finalement cohérente de *naturel* est : fait directement par Dieu, avant le péché originel. Quand la Création était encore bonne. Avant d'être corrompue par la révolte de l'humanité contre Dieu. Mais c'est un mythe, vide de toute crédibilité. Il n'existe pas deux mondes, un monde naturel – ou sauvage – et un monde humain ou artificiel. C'est pour ça que, dans le monde réel, naturel ne veut rien dire. Et c'est pour ça que c'est une vérité si difficile à accepter pour beaucoup d'Occidentaux. Souvent victimes inconscientes de la *foi du charbonnier* naturiste. L'obsession de nous voir extérieurs à la nature s'est transformée d'un sentiment de sélection divine en un sentiment de culpabilité et de rejet de nous-même mais c'est la même erreur.

Il est urgent de purger le naturel de nos législations. Ce mot qui ne veut rien dire et peut tout dire devrait être rayé des lois. Il ne suffit pas de dire qu'une substance n'est pas nécessairement bonne parce qu'elle est naturelle, il faut mettre en cause l'existence même du concept «naturel». Et il est urgent de purger la sémantique édénique de nos législations et de notre façon de parler de l'environnement.

Notre renaissance humaniste devrait s'accompagner d'une libre pensée environnementale qui nous réapprendra à regarder l'environnement tel qu'il est. Accompagnée d'une solide dose de pragmatisme. Pour suppléer à l'objectivité mise à mal par le post-modernisme. Notre

3 John Cobb, *Encyclopedia of Religion and Nature*, p394, Bron Taylor, Continuum 2008

4 Stephen J.Gould, *La vie est belle*, Éditions du Seuil, 1991 (original : 1989)

renaissance humaniste doit donner une place primordiale à la crise environnementale mais pour chercher les solutions les plus favorables à l'humanité sans jamais donner de valeur intrinsèque à l'environnement. Loin des clichés religieux sur la bonté du monde et le péché originel qui n'ont jamais existé. Humanisme et écologie ne font pas bon ménage. L'un est anthropocentriste, l'autre est biocentriste – et méprise l'anthropocentrisme. L'humaniste met sa conception de l'humanité au centre de ses préoccupations. L'écologiste met sa conception de la vie au centre des siennes. L'humaniste cherche à rendre l'environnement bon pour l'humanité. L'écologiste veut rendre l'humanité bonne pour l'environnement, dans l'illusion que l'environnement est intrinsèquement bon. Ces deux visions sont incompatibles. Quand tout va bien, l'humanisme mène à la démocratie. L'écologie mène à la biocratie, avec son cortège de droits donnés aux formes de vie telles que les espèces. Voire à des entités inertes comme les fleuves. On parle même de crime contre le climat ou d'écocide – comme si le climat, les écosystèmes ou l'environnement avaient une personnalité leur permettant de ressentir un dommage. Ce faisant, on les habille d'une valeur intrinsèque qui, comme dans le cas de la biodiversité, nous prive de tout débat de valeurs les concernant. Aboli le droit d'aborder notre environnement sur base de valeurs humanistes. La biocratie s'impose petit à petit en donnant une personnalité juridique à quantité de concepts sans humanité. Sous l'influence de l'écologie politique, les législations se déshumanisent un peu partout. L'écologie déshumanise car elle conçoit le droit comme l'émanation d'une réalité qui nous est supérieure. Elle croit qu'il existe des lois universelles que nous avons la capacité mais non le droit moral d'enfreindre. C'est l'essence de la religion. Le passage de l'anthropocentrisme humaniste au biocentrisme écologiste entraîne celui de la démocratie vers la biocratie. L'humanisme voit le droit comme le fait des hommes et ce qui lie leurs sociétés. Il peut donner des droits aux animaux – comme des compagnons de route qui sont aussi des personnes non-humaines – mais ne se soucie guère de conférer des droits à de simples formes telles que des espèces. L'écologie impose des zones «protégées» de plus en plus gigantesques. Protégées contre qui ? Contre l'humanité, éternelle coupable de porter atteinte à la Création. Humanité qui, dans un monde écologiste, se condamne et s'exclut elle-même d'une grande partie de la planète – de la Création. La protection de la nature est en réalité un saccage de la vision humaniste de l'environnement, patiemment bâtie depuis des siècles. L'avancée des surfaces édéniques est aussi inquiétante que celle des déserts. Certains vont hurler en lisant tout cela. Il est de bon ton de donner des masques humanistes à l'action environnementale et beaucoup bâtissent des systèmes philosophiques pour concilier les deux. C'est marier l'eau et le feu. Souvent ils sont attaqués comme n'étant pas de *vrais* écologistes. Les contradictions de leurs démarches prêtent le flanc à cette critique.

Seuls les écologistes qui revendiquent leur anti-humanisme sont à la fois sincères et cohérents.

Pour paraphraser Northbourne, les écologistes qui mettent l'environnement au-dessus de l'humanité sans même assumer leur antihumanisme, ne sont pas les moins dangereux. Wilson, par exemple, se veut sincèrement humaniste<sup>5</sup> mais donne toujours la préséance à la valeur intrinsèque, à la *wilderness*, sur les valeurs humanistes, allant jusqu'à dénigrer la domestication elle-même. Antihumanistes furent ses cauchemars le montrant cherchant désespérément des restes de *wilderness* sur des îles tropicales remplies de fermes et de champs – l'une des origines de son engagement dans le militantisme en faveur de la conservation de la nature.

Les visions environnementales de l'écologisme profond et de l'écothéologie ont une plus grande cohérence car elles sont bâties sur un monde virtuel qui n'existe pas. Complètement coupées des réalités humaines comme environnementales. En pratique, l'humanité doit tou-

5 E.O. Wilson, *Naturalist*, p369, Island Press 2006

jours céder la place face à la biocratie. Le berger doit sacrifier ses moutons au culte du loup. L'agriculteur doit sacrifier son art et une partie de ses terres au culte de la biodiversité. Utiliser les pesticides imposés par un *credo* plutôt que par une gestion rationnelle des risques. Et sacrifier sa productivité au nom de ces mêmes idéologies qui la conçoivent volontairement sous-performante. L'agriculture ne pourra pas nourrir l'ensemble de l'humanité ? Les idéologues vous répliquent qu'il y a trop de monde sur terre. De plus en plus d'occidentaux en sont persuadés. Les plus conséquents avec eux-mêmes se refusent à faire des enfants. Laisant ainsi la place à ceux qui aiment les familles nombreuses. Stratégie perdante à coup sûr. L'humaniste affirme qu'il faut lutter pour adapter l'agriculture à la réalité démographique ? L'écologiste lui répond que la planète n'y arrivera pas. La vision écologiste de la planète ne le pourra pas, c'est sûr. Car elle a été conçue pour ne pas y arriver. Inutile d'essayer. La planète – la Création – d'abord. L'humanité après. Et si l'humaniste cherche des solutions novatrices ? Interdites. Car elles ne seraient pas naturelles. Ça ne veut rien dire ? Vous n'avez rien à dire. À tout hasard, on peut toujours invoquer le principe de précaution. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Aujourd'hui, l'ignorance légitime l'interdiction. De droit.

En matière d'environnement, il ne faut pas s'égarer dans l'éthique. L'éthique est purement humaine. Nous n'allons pas surmonter la crise environnementale avec de l'éthique mais avec du bon sens pragmatique et humaniste.

Il n'y pas d'éthique ou de morale dans la nature. Pas de loi du plus fort non plus, car ce serait encore une morale.

Lynn White avait raison. Le darwinisme a échoué à convaincre que l'humanité n'est qu'un phénomène naturel comme un autre. Il ne faut pourtant pas baisser les bras. Corriger le tir en enseignant à la jeunesse les théories de l'évolution darwinienne et post-darwinienne de manière beaucoup plus approfondie. Qu'elle ait la possibilité d'interpréter les politiques environnementales sur base d'une vision crédible de l'environnement. Que les jeunes reçoivent aussi la chance de comprendre qu'un monde harmonieux est absurde et que vivre en harmonie avec la nature est un non-sens. Qu'ils puissent percevoir toute la beauté du monde aveugle qui est le nôtre, bien supérieur à la fadeur d'un monde qui ne serait qu'harmonieux. Et les risques et dangers que nous impose ce si beau monde. Non, l'humanité n'est pas une perturbatrice d'harmonie, c'est la perturbatrice d'un monde aveugle. Et la plus grande créatrice dans la nature actuelle. Combien de personnes savent-elles que la notion d'espèce n'admet pas de définition claire et complète ? Car concept biblique inadapté à la réalité du monde vivant façonné par les mécanismes aveugles de la sélection naturelle. Les espèces, aux sens bibliques de *moule* ou d'*essence*, n'existent pas. Ce qui n'empêche pas de puiser dans la masse des définitions proposées celle qui convient à tel ou tel travail pratique, comme outil de travail. En restant conscient qu'aucune ne peut s'étendre à l'ensemble de la vie.

Il faut éviter un malentendu. Lorsque je critique les liens entre l'écologie et la religion, beaucoup me répondent que ce ne serait le cas que de l'écologie «extrémiste». Avoir une vision religieuse ou spirituelle n'est un rien un extrémisme. La grande majorité des gens sont croyants et cela influence le plus souvent leur vision de l'environnement. Il n'y a aucun extrémisme à cela. Et c'est le droit de tout le monde d'avoir un *credo*. Mais ces visions de la crise environnementale sont extrêmement éloignées de la réalité du monde qui tient certainement plus de Darwin et de ses successeurs que de la Bible. Et sans une vision adéquate de l'environnement, les dégâts de la crise ne peuvent qu'être accentués. Une renaissance humaniste implique de comprendre que l'humanité s'est développée petit à petit par essais, erreurs, et leurs corrections. Pas par le principe de précaution. Pas par le culte de la biodiversité. Pas par la révérence ou la conservation.

L'humanisme implique aussi donner la priorité à l'agriculture sur la conservation de la nature – bien sûr une agriculture pérenne, pour éviter le mot ambigu de durable. Retrouver le chemin de l'humanisme est la condition pour réussir l'anthropocène – non la mystique transition écologique, vouée à l'échec – et en faire l'ère d'une humanité décomplexée.

L'agriculture est l'autre domaine qui doit être mieux enseigné dans les écoles. Non pas que les enfants des villes aient besoin de savoir comment faire pousser des betteraves, mais parce qu'ils devraient mieux comprendre les enjeux et les difficultés des agriculteurs qui les nourrissent. Les agriculteurs connaissent une crise humaine, celle d'une société qui ne les comprend plus, faute d'être assez nombreux pour influencer le discours dominant.

L'agriculture en général et l'élevage tout particulièrement rejoignent les biotechnologies et les pesticides «synthétiques» dans la catégorie des condamnés d'avance. Elle doit subir une foultitude de labels idéologiques, qui la cancérisent petit à petit, bio en tête. Dans le discours dominant aujourd'hui, l'agriculture produit trop de CO<sub>2</sub>, l'élevage consomme trop d'eau, de surfaces cultivables. Il faut réduire sa consommation de viande. Inutile de tenter de réduire l'empreinte carbone par de nouvelles technologies... on n'y arrivera pas. Inutile d'essayer. Sauf à manger moins de viande, à manger *bio*, à restaurer la biodiversité supposée maltraitée par les agriculteurs. En contraste avec les énergies renouvelables, auxquelles on pardonne d'avance toutes les failles et pollutions en attendant les lendemains qui chantent vert, l'agriculture doit s'adapter sans délai. Ce devrait être l'inverse : l'agriculture nous nourrit, ses objectifs de développement durable doivent être adaptés prioritairement à l'objectif de nourrir au moins dix ou douze milliards de personnes. La réduction de son empreinte carbone adaptée à cet objectif. L'agriculture est bien la dernière activité humaine à devoir sacrifier sa productivité à la lutte climatique. Et seulement si la lutte contre la faim est gagnée. Allons-nous sacrifier des milliards de personnes pour la satisfaction morale de lutter contre le réchauffement ? Pour racheter nos péchés contre la Création ? Mieux vaut un monde plus chaud qu'un monde plus affamé.

Nous allons avoir les deux, sans même avoir suffisamment anticipé l'adaptation climatique tout en brimant l'agriculture. L'agriculture est une tentative d'introduire diverses formes de conscience dans un monde aveugle, toujours prêt à écraser le travail de l'agriculteur, sans même s'en rendre compte. La nature est aveugle et sourde. Elle ne se soucie pas de nous laisser faire de l'agriculture ni de l'empêcher. Elle l'indiffère. Elle n'écoute pas nos prières, n'accepte pas nos offrandes. Un champ n'est pas le jardin d'Éden. C'est un combat permanent. Nous avons besoin d'une agriculture en phase avec la philosophie du développement durable, respectueuse de l'humanité et ouvertement blasphématoire face à la religion naturaliste qui nous est imposée au nom de l'écologie. Capable de renverser tous les Veaux d'or érigés sur son chemin. Et le véritable défi du développement durable est d'augmenter notre empreinte environnementale de manière soutenable. Le dire est déjà un blasphème.

En 2020, dans le cadre de son *Green Deal*, l'Union européenne annonce un plan *de la ferme à la table* qui fait juste l'inverse. Les économistes du ministère américain de l'agriculture en font une analyse<sup>6</sup> sévère en se basant sur une sélection de critères proposés dans la stratégie européenne : réduction, à l'échéance 2030 des surfaces cultivables de 10 %<sup>7</sup>, réduction de l'usage des pesticides dits «chimiques» de 50 %, des fertilisants de 20 %, des traitements antimicrobiens chez les animaux de 50 %. L'étude ne tient pas compte de la volonté européenne d'atteindre 25 % de surface cultivée en agriculture biologique, pourtant lourde de

6 Economic and Food Security Impacts of Agricultural Input Reduction Under the European Union Green Deal's Farm to Fork and Biodiversity (USDA -November 2020). Jayson Beckman, Maros Ivanic, Jeremy L.Jelliffe, Felix G.Baquadeno, and Sarah G.Scott.

7 On trouve aussi « sanctuarisation » de 10% des surfaces avec réduction de 4% à 7% des surfaces agricoles.

conséquence vu la productivité inférieure de cette agriculture, de la réduction des déchets alimentaires et de l'empreinte carbone souhaitée. Elle tient compte de la volonté européenne d'imposer son modèle, qu'elle considère exemplaire, en dehors de son territoire sous forme de trois scénarii. Dans le premier le modèle reste limité au territoire de l'Union. Dans ce cas de figure, la production agricole européenne chute de 12 %, son produit intérieur brut de 71 milliards de \$ et les prix alimentaires augmentent de 17 %. Au niveau mondial, la production ne baisserait que de 1 %, le produit intérieur brut de 94 milliards de \$ et les prix augmenteraient de 9 %. Dans le scénario où le modèle Européen serait adopté mondialement, la perte de production européenne ne serait «que» de 7 %, sa perte de PIB de 133 milliards de \$, ses prix augmenteraient de 53 %. À l'échelle mondiale, une perte de production de 11 %, de PIB de 1144 milliards de \$ et une augmentation des prix alimentaires de 89 %. Face à ce scénario cauchemardesque, il est à craindre que l'Europe saccage son agriculture pour le culte de ses Veaux d'or – la défense de la biodiversité est omniprésente dans ce communiqué – et la promotion des formes d'agricultures d'inspiration religieuse qui lui sont chères. Elle ne manque pourtant ni d'arguments, ni de rêves pour se justifier Elle pense avoir conçu son plan pour un système alimentaire équitable, sain et respectueux de l'environnement<sup>8</sup>.

Un élément clé est la promotion de ce qu'elle appelle *des régimes alimentaires sains et durables*. Basé sur l'idée que *le passage à un régime alimentaire plus végétal avec moins de viandes rouges et transformées et plus de fruits et légumes réduira non seulement les risques de maladies potentiellement mortelles mais aussi l'incidence environnementale du système alimentaire*. Impliquant notamment que *les campagnes de commercialisation qui promeuvent de la viande à des prix très bas doivent par exemple être évitées*.

Et tant pis si les petits budgets doivent réduire leur accès à la viande...

La communication ajoute qu'*afin de donner aux consommateurs les moyens de faire des choix alimentaires éclairés, sains et durables, la Commission proposera un étiquetage nutritionnel obligatoire harmonisé sur la face avant des emballages*. Un trésor de langue de bois pour un lavage de cerveaux à base de labels *bouffe-ça-bouffe-pas-ça*, style Nutri-Score, afin que nous fassions «volontairement» le choix le mieux «éclairé». Nous voici contraint au régime, pour notre bien comme pour celui de l'environnement. Que les deux aillent de pair est loin d'être évident. Manger du poisson est sain mais nous ne pouvons pas vider les océans. Et malgré ses (minimes) défauts, la viande rouge a aussi des qualités nutritives, rappelons-nous de l'avertissement de Christopher Wild. On voit poindre une dérive similaire au PEB, sorti de son contexte initial pour en faire une arme environnementale peu crédible.

La diète forcée voulue par la commission fait dire à certains qu'il faut déjà se demander qui ne mangera pas. Il faut être juste : si la majorité des consommateurs européens adoptent, de gré ou de force, la diète voulue par l'Europe, la catastrophe humanitaire mondiale sera peut-être évitée.

Sur base de la réalisation de deux postulats : que la consommation de viande diminue ET que cela entraîne une baisse des besoins agricoles globaux. Mais ces postulats seront ils rencontrés ? Certains anticipent. En Belgique, le Région Wallonne lance un plan de développement des protéines végétales. Qui sait si la révolution agricole européenne ne sera pas une réussite ? Le moins que l'on puisse dire est qu'elle n'est pas lancée de manière démocratique. La planète – la création – passe avant l'humanité. Sur base d'une conception très critiquable de celle-ci.

L'environnement bénéficiera-t-il de ce plan ? La commission veut prendre *des mesures supplémentaires pour réduire l'utilisation et le risque globaux des pesticides chimiques de 50 %* mais prévoit dans les annexes de *faciliter la mise sur le marché de produits phytopharmaceu-*

8 Communication de la commission au parlement européen, au conseil, au comité économique et social européen et au comité des régions. COM 2020 (381)



*tiques contenant des substances actives d'origine biologique.* Il y aura de moins en moins d'égalité de traitement entre poisons. Le génie humain a depuis longtemps soutiré quantité de poisons de plantes. La facilité a donné un temps l'avantage au synthétique mais nul doute que la course aux poisons « naturels » va reprendre de plus belle s'ils bénéficient d'un passe-droit. La complaisance pour des substances prétendument « naturelles » et par-là implicitement réputées bonnes est irresponsable. Sans parler de l'aveuglement face aux contraintes sur l'environnement de la production de ces poisons « naturels ». La neutralité religieuse de l'état est brisée tant par le soutien publique à l'agriculture biologique que par le droit que s'arrose l'Europe de la réglementer. La commission souhaite que son plan d'action aide les États membres à stimuler à la fois l'offre et la demande de produits biologiques. Elle vise l'objectif d'affecter au moins 25 % des terres agricoles de l'Union à l'agriculture biologique d'ici à 2030 et à augmenter nettement la part de l'aquaculture biologique. Renforcer l'agriculture biologique tout en mangeant moins de viande est contradictoire puisque les pionniers du bio ont souligné l'importance du bétail et de leurs fumures dans une ferme. Et alors même que nous avons plus que jamais besoin d'une agriculture capable de transcender les idéologies et les religions, capable de prendre le meilleur de chacune d'entre elle. L'Europe lance une mission pour veiller à la « santé » des sols. Elle veut soutenir des solutions « naturelles » dans le secteur agroalimentaire. Le credo naturiste est devenu religion d'état en Europe. Qui retrouve ses vieux démons impérialistes en proclamant que : *l'alimentation européenne devrait aussi devenir la norme mondiale en matière de durabilité.* Et veut *piloter une transition mondiale vers une durabilité compétitive de la ferme à la table.* Arrogance sans limites. Il ne suffit pas que l'Europe s'enfonçe dans les ténèbres naturistes, il faut qu'elle y entraîne l'humanité toute entière.

Il est vrai que l'Europe, n'incluant pas dans son empreinte carbone celle des produits manufacturés qu'elle fait fabriquer à l'étranger, et reléguant les efforts de ce qui lui reste d'industrie aux mécanismes d'une « bourse carbone », doit concentrer ses efforts sur trois secteurs difficiles à délocaliser : le chauffage des bâtiments, les transports et l'agriculture. Attaquer de front les deux premiers entraînerait des émeutes. Les autorités tentent alors de limiter la casse en imposant des normes urbanistiques strictes, sur base du mythe de la consommation des bâtiments plutôt que sur celle des occupants, au risque de créer une obsolescence structurelle ; en faisant la promotion de modes de déplacement alternatifs et programmant des échéances de sortie des véhicules à essence sans qu'on sache comment y arriver ; et enfin en attaquant l'agriculture, trop éloignée des consommateurs pour qu'ils se révoltent, employant trop peu de travailleurs pour qu'on les écoute.

In *cauda venenum*, dit le dicton. Nous allons faire l'inverse : tenter de trouver de l'espoir dans ce texte franchement décourageant. La stratégie se veut un élément essentiel pour atteindre les objectifs de développement durable des Nations Unies. C'est bien, mais l'antagonisme avec la notion de durabilité n'est jamais exposé. La commission nous dit que *relever le défi de la durabilité nécessite de prendre des mesures pour mieux protéger les végétaux contre les maladies et les organismes nuisibles émergents et d'innover... Les agriculteurs doivent avoir accès à une gamme de semences de qualité de variétés végétales adaptées aux pressions du changement climatique.* Aurons-nous le droit de créer sans tabous de nouvelles formes de vie et biotechnologies ? L'espoir fait vivre car la commission nous dit qu'elle *effectue une étude sur la capacité des nouvelles techniques génomiques à améliorer la durabilité tout au long de la chaîne d'approvisionnement alimentaire.* Le mur de la honte élevé face aux prétendus OGM va-t-il s'effondrer ? Verrons-nous le 1989 des biotechnologies ? *Les nouvelles techniques innovantes, dont la biotechnologie et le développement de produits biosourcés, peuvent contribuer à accroître la durabilité, à condition qu'elles soient sûres pour les consommateurs et l'environnement et procurent des avantages à la société dans son*

*ensemble*, ajoute la commission. Ça sonne bien, mais la commission semble oublier que le risque zéro n'existe pas. L'allusion à la sûreté pour l'environnement permettra aux lobbies naturistes de bloquer toute innovation contraire à leur credo. Car c'est une conception de l'environnement tiré de ce credo qui règne en maître aujourd'hui. Une relecture humaniste de l'ensemble de la vision environnementale de l'Union s'impose afin que nous puissions contribuer efficacement à nourrir les douze milliards de personnes qui s'annoncent prochainement sur terre. Nous n'avons pas besoin d'un *Green Deal*. Nous avons besoin d'un *Human Deal*.

\*

Il est une tentation à laquelle il faut absolument résister, quand on parle d'écologie, c'est de réduire le conflit à une opposition gauche-droite, ne fut-ce que parce que ces concepts prennent des accents différents d'un pays à l'autre, et que nous vivons à l'heure de la mondialisation de l'environnement. Nous avons vu que l'écologie politique est une vision du monde née d'une diversité de valeurs spirituelles et religieuses, opposées aux valeurs matérialistes, humanistes, rationalistes, agnostiques, déistes ou athées qui ont forgé les Temps Modernes. Encore cette vision ne fait-elle pas l'unanimité dans les milieux religieux, la *Cornwall Alliance* en est un exemple. Il faut aussi se garder de la vision simpliste d'une opposition entre conservateurs et progressistes car ce sont souvent les présumés progressistes qui ne croient plus au progrès.

On remarque que l'agriculture biologique est née dans des milieux forts marqués à droite. C'est avant tout parce qu'elle représente une réaction spirituelle et religieuse, collective et internationale, face au matérialisme alors dominant, surtout à gauche. On y décèle pourtant certaines formes de pensées provenant de la gauche chrétienne que l'on peut symboliquement rattacher au mythe de *Jésus chassant les marchands du Temple* – où le Temple est l'ensemble de la Création, comme le fit John Muir. Une pensée qui rejette la vénalité de l'argent sans renoncer à une justification économique de leur activité agricole, comme on le voit chez les pionniers du *bio*. Qui veut chasser les marchands du Temple mais les respecte en dehors – loin du projet social global du marxisme. On constate, dès les années 1970, que les idéologies de la décroissance et néo-malthusienne obtiennent un modeste succès dans certains cercles de gauche alors très minoritaires, la majorité du peuple de gauche restant résolument progressiste. La chute du rideau de fer et le triomphe du néo-libéralisme ont entraîné un grand basculement. Un flot de naufragés du marxisme s'est rué dans le premier train d'apparence anticapitaliste passant en gare : l'écologie. Tirant à vue sur l'agriculture intensive, les pesticides, les biotechnologies comme autant de symboles du capitalisme, sans plus penser à réclamer que l'état prenne en main ces technologies comme l'auraient fait leurs devanciers. Aveugle au fait que la religion occupe déjà solidement la place, cette nouvelle gauche se prend à rêver que luttés contre le réchauffement climatique, pour la biodiversité et l'agriculture biologique soient les outils d'une lutte antisystème. De fait, elles sont déjà le système. Enracinés dans les traditions religieuses, soutenues par de nombreux états, l'Union européenne et l'ONU, elles bénéficient du soutien opportuniste de nombreux intérêts capitalistes. Les capitalistes se ruent sur la manne des subsides *verts* et les capitaux sur les grands chantiers écologistes. Sans eux ils resteraient en rade – certains auraient mieux fait d'y rester, vu leur peu d'utilité. Ce qui n'empêchent les derniers défenseurs des valeurs modernistes de se faire constamment traiter de vendus à différents lobbies industriels. C'est la paille et la poutre...En retour, les accusateurs se font souvent traiter d'obscurantistes et ne comprennent pas pourquoi. Inconscients des fondements religieux des idéologies qu'ils défendent. Inconscients des enjeux spirituels derrière les politiques environnementales. C'est pourquoi tout humaniste, tout rationaliste, tout athée se doit de comprendre cette réaction religieuse et de

mesurer son ampleur s'il veut donner une chance à ses idéaux d'avoir encore voix au chapitre.

\*

*Le panneau-réclame imposé par les nécessités commerciales modernes, coupant brutalement un paysage, est une des choses qui ont le plus fait tempêter les gens dits...«de bons goûts». Il a même fait naître cette stupéfiante ridicule société qui s'intitule pompeusement La Société de protection des paysages. Connaît-on rien de plus comique que cet aréopage de braves gens chargés de décréter solennellement que telle chose fait bien dans le paysage et cela non ? À ce compte-là, il serait préférable tout de suite de supprimer les poteaux télégraphiques, les maisons, et ne laisser que des arbres, de douces harmonies d'arbres !*

Fernand Léger, *Les Réalisations picturales actuelles*<sup>9</sup>

Ces mots, prononcés par le peintre en mai 1914, quelques mois avant la mort de John Muir, sont l'antithèse absolue de la conception du paysage de celui-ci. Ils sonnent aussi comme un formidable appel à la libération de la tyrannie de l'harmonie et du conservatisme paysager alors à l'aube de sa puissance - omnipotent aujourd'hui. Hélas, c'est la vision religieuse de Muir et l'étroitesse d'esprit des aréopages de braves gens qui ont imposé leur tyrannie. Tout doit être vert ou bleu. Sauf les fleurs. Quand elles ne sont pas OGM. Et autochtones. Protéger un paysage signifie le plus souvent y interdire toute nouvelle construction en une vision édénique non assumée. Ailleurs on limite l'ampleur de ces constructions afin qu'elles «s'intègrent dans la nature», terme obscur radicalement antihumaniste. Le touriste voulant photographier un paysage qui l'attire tentera des contorsions invraisemblables pour sortir du champ ce poteau électrique qui le gêne à ses yeux tout en maudissant le mandataire public qui a osé autoriser son implantation.

Celui qui assume des fils électriques au milieu de sa photo passe pour un ignare ou un fou. Photo ratée diront beaucoup – photo humaniste en fait. Qui n'a pas peur d'introduire l'élément humain dans son champ de vision paysager. Car l'humanité est une grande créatrice. En matière de paysages et de formes de vie comme en matière de technologie *stricto sensu*. La patrimonialisation des paysages est le clou sur le cercueil de la modernité, la diabolisation des biotechnologies ayant contribué à l'assassinat lui-même. Il faut regarder vers l'avant, cesser d'avancer l'argument du patrimoine pour nous forcer à des politiques systématiquement conservatrices. Ne pas avoir peur de franchir les barrières à la reproduction, encore moins se soucier d'une barrière des espèces qui n'existe pas, mais bien de réglementer nos créations sur base de leurs impacts concrets. Sans exiger d'utilité trop précise non plus. C'est précisément parce qu'ils ne servent à rien que nous avons besoin de pétunias oranges... pour nous libérer du credo naturiste absurde, pour démythifier le monde génétique. Certains disent : nous n'avons pas besoin des OGM, nous n'avons pas besoin de pétunias oranges. Mais nous n'avons pas besoin de *Rattus Montanus* non plus ! Et nous protégeons pourtant cette forme de vie. Implicitement pour faire plaisir à Dieu. Nous avons besoin du droit de créer, y compris des formes de vies «inutiles», telles que de jolies fleurs. L'esprit moderniste, au sens très large du mot, a représenté un large mouvement de libération humaine qui ne demanderait qu'à renaître de ses cendres si nous voulions bien nous libérer de la religiosité naturiste dominante aujourd'hui. Pour y parvenir, nous avons besoin d'une véritable libre-pensée environnementale qui brisera les chaînes que nous ont imposées les tabous religieux propres à cette idéologie.

---

9 In Fernand Léger, *Les Fonctions de la peinture*, p41, Éditions Gallimard, Paris, 1997, folio essais

Fessenheim, charmante bourgade alsacienne, avait jusqu'il y peu l'honneur d'héberger la plus ancienne centrale nucléaire française en activité. Fermée en 2019 pour des raisons idéologiques bien qu'en parfait état de marche et contribuant à la fourniture d'énergie largement décarbonée à la France. La perte de 2200 emplois est un drame local que la municipalité tente de combattre en créant une nouvelle zone industrielle de 220 hectares. Las ! Au cours des multiples études écologiques imposées, des traces d'ADN de *pélobate brun* – une espèce de crapaud protégée - sont découvertes. *On ne l'a jamais vu dans cette zone*, se lamente le maire<sup>10</sup>. *Il a dû sauter par là et laisser une trace... Et autour du point de prélèvement, on a dessiné un cercle de 500 mètres de rayon : sanctuaire*. Le veau d'or a trouvé un logis sacré de plus. La zone d'activité sur laquelle comptait Fessenheim est réduite des trois quarts. Aucune discussion possible avec les services de l'État. Non, la société réelle n'a plus rien à dire face à la technocratie environnementale et à la société civile «verte».

Il y a, non loin de chez moi, une micro-réserve naturelle intéressante à bien des égards. Créée à l'époque heureuse et décomplexée où la biodiversité n'existait pas encore, elle se niche sur les coteaux rocaillieux d'une profonde vallée. Pendant des siècles, le pâturage intensif des chèvres et des moutons avait conféré au lieu un air austère bien perceptible sur les vieux clichés. Des connaisseurs y virent un jour avec enthousiasme pousser des fleurs exotiques, venues du sud en remontant la vallée pour trouver à s'épanouir en un microclimat ensoleillé et protégé du vent. Las ! L'économie triomphante vient à bout des efforts des bergers. Abandonnés, les coteaux furent peu à peu envahis de plantes et arbres autochtones, une mini-forêt vint à bout de la rudesse rocailleuse qui avait pendant si longtemps servi l'esthétique locale. Depuis, un berger est payé pour maintenir le surpâturage... et protéger les fleurs exotiques.

Aujourd'hui, rocailles, broussailles et forêt renaissantes forment une petite réserve naturelle gérée par une ONG. *Des équipes enthousiastes interviennent ainsi régulièrement pour faucher et débroussailler ces espaces naturels reliques sous l'œil attentif des scientifiques*, selon la page internet que la municipalité consacré au site en une réécriture de l'histoire qui la met au goût de la nouvelle religion. Il m'arrive de me promener dans cette charmante réserve qui n'a de naturelle que le nom, contemplant le clocher de l'église de mon village, de l'autre côté de la rivière, admirant les herbes ; les arbres, la rivière qui scintille au soleil ou paresse sous la pluie : une diversité, une vraie, qui n'est pas réduite aux *formes de vie*.

Dans un vallon proche, un flanc de colline à l'histoire similaire est maintenu à l'état de rocaille qui s'illumine au printemps d'une gerbe de fleurs. C'est ici l'excuse patrimoniale qui est avancée pour sauver le site et son surpâturage.

Édifiant, ces deux exemples de conservation le sont par le besoin d'ancrer leurs motivations dans l'idéologie écologiste dominante... alors que si on regarde de plus près, elles s'éloignent fort de ses principes de base. Pourtant, ces sites ont des valeurs esthétique, sociale et humaniste suffisantes pour les porter sans alibi naturalistes.

Ne peut-on simplement les revendiquer au nom de ces valeurs ? Nous avons besoin d'espaces verts, de parc où flâner, où randonner, de zones où déstresser de la vie urbaine. Nous n'avons pas besoin de réserves naturelles, zones où l'humanité s'exclut elle-même au nom du culte de la Nature. Nous avons besoin de parcs humanistes. Où il fait bon se promener, contempler, se délasser. Où il fait bon vivre. Humainement.

\*

*Le Patriarche Bartholomée s'est référé particulièrement à la nécessité de se repentir, chacun, de ses propres façons, de porter préjudice à la planète, parce que « dans la mesure où tous*

---

10 Selon Emmanuelle Ducros sur le site du journal *L'Opinion*, 04 novembre 2020

*nous causons de petits préjudices écologiques», nous sommes appelés à reconnaître «notre contribution – petite ou grande – à la défiguration et à la destruction de la création<sup>11</sup>*

Pape François

L'humanité s'exclut aussi de son propre droit, par les diverses formes de valeurs intrinsèques. Héritier de celles-ci est le "préjudice écologique". *Pour le droit civil traditionnel, tout dommage doit être certain, direct et personnel pour être reconnu réparable dans le cadre de la responsabilité civile. Le "préjudice écologique" introduit clairement dans le droit l'atteinte aux « actifs environnementaux non marchands ». Il rend ce préjudice objectif pour le droit civil. Antérieurement, le préjudice ne pouvait être que subjectif, c'est-à-dire nécessairement directement associé à une "victime" humaine. Atteinte au droit de la personne comme l'exigeait le droit commun de la responsabilité ; alors que la nature est considérée comme Res nullius et donc comme souffrant de préjudices écologiques sans "caractère personnel", il fallait justifier d'un préjudice personnel pour espérer réparation d'un dommage environnemental. Autrement dit, la réparation du préjudice écologique se faisait « par ricochet, classiquement admis par la jurisprudence ». Le droit civil peut maintenant prendre en compte le préjudice écologique pur<sup>12</sup>.*

Derrière le jargon comptable, on reconnaît en l'idée de dommages environnementaux objectifs celle de valeur intrinsèque affirmée par la convention de 1992. Sa rationalisation la plus simple, la plus claire et la plus pertinente sur le plan historique reste celle de John Cobb : parce que Dieu a créé l'environnement. Bon <sup>13</sup>. Il ne suffit plus d'indemniser les victimes des dégâts que nous causons à autrui, il faut indemniser Dieu aussi. Ou du moins leurs représentants. Car Dieu ne descendant pas de son nuage pour expliquer dans les détails en quoi consiste cette valeur intrinsèque, il s'est formé une caste de prêtres pour interpréter sa volonté, mélange hétéroclite de scientifiques militants, d'ONG, d'autorités administratives et de juges complaisants qui bâtissent une jurisprudence adaptée au nouveau culte. Les jugements de valeurs n'émanent plus des citoyens et de leurs élus. C'est la mort de la démocratie humaniste et l'avènement de la biocratie naturiste.

Le cheminement logique pour le comprendre est simple :

Dans nos lois comme dans le discours dominant trône la sémantique édénique.

Il en découle l'idée de valeur intrinsèque de l'environnement et de ses composants.

Il en découle leur personnalisation juridique.

Il en découle des concepts tels que le préjudice environnemental ou l'écocide.

Il en découle la mort de l'humanisme et de la démocratie.

Voici venu l'ère de la biocratie.

Dans le monde réel, aveugle et inconscient, et dans une vision humaniste, il n'existe aucune justification possible qui ne soit liée à des dommages humains. Mais l'homme n'est plus la mesure de toute chose et l'idée que nous vivons dans une création divine intrinsèquement bonne nous domine à nouveau. Légalement. Les ONG environnementales ont reçu le droit de se porter partie-civile dans des affaires impliquant ce principe, comme demandé par la commission Brundtland qui réclamait *leur droit à obtenir des mesures correctives et des compensations juridiques lorsque des atteintes graves risquent d'être portées, ou ont été portées, à*

---

11 Message pour la Journée de prière pour la sauvegarde de la création (1er septembre 2012) – tiré de *Laudato Si'*

12 Wikipedia

13 Exemple de ceci est une décision de la cour d'appel de Liège de 2021 qui stipule que : *Le dommage écologique peut être défini comme étant le dommage causé directement au milieu pris en tant que tel indépendamment de ses répercussions sur les personnes et sur les biens.*

*la santé des populations ou à la situation de l'environnement* <sup>14</sup>. Des personnes humaines peuvent être condamnées à indemniser ces organisations sur bases de dégâts idéologiques, inquantifiables et inexistantes sur le plan humain. La justice humaine n'est plus au service de l'humanité. Nous nous enfonçons chaque jour un peu plus dans une théocratie qui s'ignore.

Au fait, ne pourrait-on demander des indemnités pour les dommages que l'environnement inflige à l'humanité? À travers les ONG qui le protègent par exemple. Que n'invoque-t-on pas le droit à un environnement sain inventé par la cour européenne des droits de l'homme pour nous protéger de ses méfaits ! Éradiquer les ours et les loups dans les zones peuplées de personnes humaines ou de bétail par exemple . Pourquoi-pas ? Parce que les droits humains passent après ceux du Veau d'or !

\*

Le secrétaire général de l'ONU, António Guterres montre toute l'ampleur de son acharnement dans un discours apocalyptique tenu en décembre 2020<sup>15</sup>.

À l'en croire, nous serions en guerre avec la nature. On croirait entendre Lord Portsmouth. Une entreprise suicidaire car pour Guterres celle-ci riposte toujours et elle le fait déjà avec une force et une fureur croissantes. La plus grande tâche du XXI<sup>ème</sup> siècle sera de faire la paix avec elle, affirme-t-il.

La biodiversité s'effondre. Un million d'espèces sont menacées d'extinction. Les écosystèmes disparaissent sous nos yeux. Les déserts gagnent du terrain. Les zones humides sont en train de disparaître. Nous perdons des millions d'hectares de forêt. Les récifs coralliens meurent. La pollution de l'air et de l'eau tue des millions de personnes. Mais on enregistre toujours des niveaux record de dioxyde de carbone, et la tendance est à la hausse. Comme les êtres humains et le bétail empiètent de plus en plus sur les habitats des animaux et perturbent les espaces sauvages, il n'est pas impossible que nous voyions davantage de virus et d'autres agents pathogènes passer des animaux aux hommes. La décennie qui s'achève a été la plus chaude de l'histoire de l'humanité. Les incendies et les inondations, les cyclones et les ouragans apocalyptiques deviennent la norme. Nous nous dirigeons vers une augmentation de la température de 3 à 5 degrés Celsius au cours du XXI<sup>ème</sup> siècle. La science est très claire : pour limiter l'élévation de la température à 1,5 degré Celsius au-dessus des niveaux préindustriels, le monde doit réduire la production de combustibles fossiles d'environ 6% par an d'ici à 2030. Mais le monde s'engage dans la direction opposée – et prévoit une augmentation annuelle de 2 %. Comme toujours, ce sont les personnes les plus vulnérables au monde qui sont les plus touchées. Ce sont les personnes qui ont la moindre part de responsabilité dans le problème qui en souffrent le plus. Soyons clairs : les activités humaines sont à l'origine de notre plongée dans le chaos. Mais cela signifie aussi que l'action humaine peut nous aider à nous en sortir. Faire la paix avec la nature sera la grande œuvre du XXI<sup>e</sup> siècle. Ce doit être la première priorité. La priorité absolue. Pour tout le monde. Partout. La nature a besoin d'un plan de sauvetage. Il est temps de passer à l'action. Nous avons une chance de ne pas simplement relancer l'économie mondiale, mais de la transformer. Une économie durable reposant sur les énergies renouvelables sera le gage de nouveaux emplois, d'infrastructures plus propres et d'un avenir résilient. Prenant en compte les engagements de l'Union européenne, du futur président des États-Unis, Joe Biden, et de la Chine, cela signifie que d'ici au début de 2021, des pays représentant plus de 65 % des émissions mondiales de dioxyde de carbone et plus de 70 % de l'économie mondiale auront pris des engagements

14 *Notre avenir à tous*, chapitre XII 4.1

15 Le texte ci-dessous est un résumé du discours original publié sur le site de l'Unfccc

ambitieux en matière de neutralité carbone. Il veut profiter de cet élan et en faire un véritable mouvement. Chaque personne a un rôle à jouer, puisque nous sommes toutes et tous des consommateurs, des producteurs, des investisseurs. Nous avons un atout de notre côté : la technologie. Mais il reconnaît qu'il faudra prendre en compte les coûts humains de la transition énergétique.

Il y a des signes qui ne laissent d'être inquiétants. Certains pays ont profité de la crise pour revenir sur les mesures qui avaient été prises pour protéger l'environnement. D'autres misent sur l'exploitation des ressources naturelles et renoncent à toute ambition climatique. Les membres du G20, dans leurs plans de sauvetage, consacrent maintenant 50% de plus aux secteurs liés à la production et à la consommation de combustibles fossiles qu'aux énergies à faible intensité de carbone. Tous doivent dépasser le stade des déclarations de bonnes intentions et prouver que l'on peut accorder du crédit à leurs paroles. Guterres note que les signataires de Paris sont tenus de soumettre leurs contributions déterminées au niveau national révisées et améliorées, avec leurs objectifs de réduction des émissions d'ici à 2030. Il n'oublie pas l'adaptation – c'est tout à son honneur – car l'adaptation à un climat en mutation rapide est une course contre la montre. Elle ne doit pas être omise dans l'action climatique. Jusqu'à présent, l'adaptation représente 20 % du financement de la lutte contre les changements climatiques et n'a atteint que 30 milliards de dollars en moyenne en 2017 et 2018. Non seulement cette carence entrave les travaux indispensables de réduction des risques de catastrophe, mais elle trahit un manque de sagacité. Le soutien à l'adaptation doit devenir une action à grande échelle, préventive et systématique.

Il affirme qu'il est impossible de séparer l'action climatique de l'état de la planète au sens plus large. Tout est lié – les biens communs mondiaux et le bien-être mondial. Cela signifie que nous devons agir à plus grande échelle, de manière plus holiste et sur maints fronts simultanés, pour préserver la santé de notre planète, dont dépend toute vie. La nature nous nourrit, nous habille, étanche notre soif, produit notre oxygène, façonne notre culture et nos croyances et forge notre identité même. L'année prochaine, les pays se réuniront à Kunming pour élaborer un cadre de la biodiversité pour l'après 2020 en vue de mettre un terme à la crise d'extinction des espèces et d'engager le monde sur la voie d'une vie en harmonie avec la nature.

Aucun des objectifs mondiaux fixés pour 2020 en matière de biodiversité n'a été atteint. Il faut donc que nous rehaussions nos ambitions et redoublions de détermination pour atteindre des objectifs mesurables et mettre en place des moyens d'agir, en particulier des mécanismes de financement et de contrôle. En pratique des zones de conservation plus nombreuses et plus vastes, gérées efficacement, afin de stopper nos agressions contre les espèces et les écosystèmes. Une agriculture et une pêche favorables à la biodiversité, réduisant notre surexploitation et la destruction du monde naturel. La biodiversité, ce n'est pas seulement une pléthore d'espèces sauvages charmantes et attendrissantes, c'est la matrice palpitante et respirante de la vie elle-même. La surpêche doit cesser ; la pollution par les produits chimiques et les déchets solides – notamment les plastiques – doit être réduite de façon drastique ; les réserves marines doivent être fortement multipliées ; et les littoraux doivent être bien mieux protégés.

En bref, l'année prochaine (2021) nous offre d'abondantes possibilités d'arrêter le pillage et de commencer la guérison. L'un de nos meilleurs alliés est la nature elle-même. En effet, les solutions basées sur la nature pourraient permettre de réaliser un tiers des réductions des émissions nettes de gaz à effet de serre requises pour atteindre les objectifs de l'Accord de Paris. Les connaissances autochtones, acquises au fil de millénaires d'échanges étroits et directs avec la nature, peuvent nous montrer la voie. Les peuples autochtones représentent moins de 6 % de la population mondiale et pourtant ils s'occupent de 80 % de la biodiversité

terrestre mondiale. Nous savons déjà que lorsqu'elle est confiée aux soins des peuples autochtones, la nature se dégrade moins vite qu'ailleurs.

Les conséquences des changements climatiques et de la dégradation de l'environnement touchent plus durement les femmes. En effet, elles représentent 80 % des personnes déplacées par les changements climatiques. Mais elles forment également l'épine dorsale de l'agriculture et sont les principales gardiennes des ressources naturelles. Elles sont au rang des plus grands défenseurs et défenseuses des droits humains en matière d'environnement.

Et la signature des accords sur l'action climatique est directement corrélée à la représentation des femmes dans les parlements nationaux.

Alors que l'humanité met au point des stratégies pour la gouvernance des ressources naturelles, la préservation de l'environnement et la construction d'une économie verte, nous avons besoin de plus de décideuses à la table des négociations.

Mais il discerne aussi des raisons de nourrir espoir. Entre autre: de nombreuses villes deviennent plus vertes. L'économie circulaire réduit les déchets. Les lois environnementales ont de plus en plus de portée. Au moins 155 états Membres de l'ONU reconnaissent désormais légalement que le droit à un environnement sain est un droit humain fondamental. Un monde nouveau est en train de prendre forme. Les mentalités évoluent. De plus en plus de personnes comprennent qu'elles doivent faire leurs propres choix au quotidien pour réduire leur empreinte carbone et respecter les limites de la planète.

Nous ne pouvons pas retourner aux anciennes normes d'inégalité, d'injustice et de domination inconsciente de la Terre. Le chemin est devant nous : les solutions sont là. L'heure est venue de transformer la relation de l'humanité avec le monde naturel – et les rapports des humains entre eux. Et c'est ensemble que nous devons le faire.

Que dire de ce discours ? Qu'il est une insulte à l'humanité. Mélange de prêche apocalyptique culpabilisante et d'utopisme naïf sur fond de religiosité omniprésente. Un demi-siècle de lutte religieuse réactionnaire trône aujourd'hui au sommet de l'ONU. Avec son holisme. Avec la prétendue santé d'une terre qui évoque la métaphore du corps de Dieu de McFague. Terre personnifiée qui doit guérir et contre laquelle nous mènerions une guerre, accusation absurde qui n'a de sens que si nous postulons que, consciemment ou inconsciemment, le mot planète est ici un substitut de Création. Avec les mythiques services écosystémiques - non, la nature ne nous nourrit pas, nous devons arracher le moindre radis à notre environnement. Avec les illusions d'un monde harmonieux et d'un droit à un environnement sain - qui n'ont jamais existé et n'existeront jamais. Le rejet de l'abus de domination que nous aurions commis – si typique de l'écothéologie née de l'accusation portée par Lynn White en 1966. Le bien-pensant culte des peuples autochtones, pris en otages du mythe occidental du bon sauvage – peuples qui vont nous guider vers les lendemains qui chantent verts. Avec une ignorance abyssale des limites et insuffisances des concepts d'espèce, d'écosystème et de biodiversité dont nous serions les agresseurs. Et dont le culte doit entraîner une exclusion toujours plus grande de l'humanité de la planète via des zones de conservation toujours plus vastes. Car nous perturbons les espaces «sauvages», derniers vestiges d'Éden.

Il appelle à une agriculture favorable à la biodiversité. Laquelle ? L'agriculture à sa propre diversité, composée de quantité de variétés de plantes et d'animaux pour la plupart créées par les agriculteurs eux-mêmes. Beaucoup nous appellent à chérir celle-ci. En pratique, c'est une biodiversité de deuxième classe, elle consiste le plus souvent en la conservation de ses variétés pour des raisons utilitaires. Elle n'a pas, ou peu, de valeur intrinsèque revendiquée. Elle n'aura jamais la préséance sur la conservation de la biodiversité de la *wilderness*. Elle est aujourd'hui limitée dans sa créativité biologique au nom de la biodiversité elle-même. L'amalgame avec les problèmes de la pêche, qui ne crée pas de diversité, est symptomatique



de ce qui est demandé ici à l'agriculture, qui n'est pas de développer sa propre diversité, mais de s'inféoder au culte de la «vraie» biodiversité et sa très religieuse valeur intrinsèque. Ce sont toujours les personnes les plus vulnérables qui sont les plus touchées, dit justement Guterres – oui, et c'est la même chose avec la lutte contre le réchauffement climatique, les insuffisances en matière d'adaptation, le culte de la biodiversité, les agressions contre l'agriculture et l'extension sans fin des zones Édéniques.

Il faut louer Guterres pour son rappel de la nécessité de mieux financer l'adaptation climatique. Malheureusement sa bonne volonté en la matière se perd dans son prêche apocalyptique. Que ne réserve-t-il ce prêche à la paresse en matière d'adaptation ? Que ne propose-t-il pas d'inverser la répartition ? 80 % des moyens pour l'adaptation, 20 % pour l'atténuation. Il reconnaît lui-même les preuves que l'atténuation ne marche pas et que de nombreux pays ne s'en soucient pas sincèrement. Les faits nous hurlent que l'adaptation doit devenir prioritaire ! Pourquoi tant de sourds ? Au contraire, la comédie des participations volontaires a repris avec pour objectif de limiter le réchauffement à 1,5° alors que celles de Paris avaient raté – de très loin – les 2°. Le bal des tricheurs relancé pour une nouvelle valse macabre ? On se bouscule pourtant pour faire des promesses de réduction d'empreinte carbone mirobolantes. On peut toujours rêver...

Nous avons besoin d'une biologie de l'adaptation pour remplacer la biologie de conservation. Celle-ci a fait trop de mal, gaspillé trop de ressources humaines et financières, exclut trop d'humains de leur environnement. Pour un échec final inéluctable face à un monde changeant vite. Pour son fondateur, Soulé, c'est une discipline orientée mission, qui est à la biologie ce que la guerre est aux sciences politiques. Avec le chantage émotionnel pour arme redoutable. Pour quelle mission? Sauver la création ! La guerre contre qui ? Contre l'humanisme, en suite d'Ehrenfeld, fondateur de la revue *Conservation Biology*. Et que devient alors l'humanité ?

Il y a un sérieux danger que les prêches d'apocalypses se transforment en prophéties auto-réalisatrices. Pour avoir négligé nos meilleures chances de surmonter la crise environnementale par l'adaptation, pour avoir gaspillé des sommes folles à des stratégies d'atténuation inefficaces et au culte de la biodiversité, nous courons à la catastrophe que nous voulons éviter. Et les prophètes d'apocalypse auront beau jeu de dire : *Vous voyez bien que nous avons raison !*

Faudra-t-il fonder un *Front de libération de l'humanité* ou une ONG *Mankind First !* pour nous délivrer des dénigrements dont nous sommes victimes ? Des ZHAD – zones humanistes à défendre – pour protéger notre agriculture des attaques du veau d'or ?

Avec son secrétaire général, l'ONU sombre dans l'obscurantisme apocalyptique. Et avec elle bientôt l'ensemble de l'humanité ?

\*

Me voici arrivé au terme de ma quête qui visait, au départ, à comprendre pourquoi le mécréant que je suis est obligé de subir la loi d'une théocratie naturiste de plus en plus éloignée de la réalité du monde qui nous entoure. Au passage, j'ai appris avec tristesse qu'une partie du monde scientifique s'est égarée sur les chemins boueux du militantisme, nous imposant ses errements idéologiques, spirituels et religieux. Gould a écrit : *les scientifiques disposent d'un certain pouvoir, du fait du respect inspiré par leur discipline. Ils peuvent donc être vivement tentés de se servir de ce pouvoir pour favoriser un préjugé personnel ou un but social particulier – et pourquoi ne pas donner un coup de pouce à une préférence personnelle dans le domaine de l'éthique ou de la politique, en la présentant sous le couvert de la*

*science ? Mais il faut absolument qu'ils évitent cela, s'ils ne veulent pas perdre ce respect même qui les conduit à la tentation*<sup>16</sup>.

Aujourd'hui, il existe des branches entières de la science qui ont la politique comme but premier. La tribu des scientifiques qui ne pensent qu'à conserver l'environnement est portée aux nues. Celle qui cherche à le comprendre, laissée dans l'ombre. Et celle qui cherche à le modifier pour le bien de l'humanité, vouée aux gémonies. Cela pourrait changer. Cela devrait changer !

Il faut remercier ces climatologues qui nous ont prévenus du péril climatique. Moins convainquant fut leur engagement en faveur de son atténuation. Certes, la plupart ont insisté sur la nécessité de s'adapter aussi. Mais cette partie de leur message est tombée dans des oreilles de sourds. La culpabilisation a joué à fond en faveur de l'atténuation et en défaveur de l'adaptation. Pour des raisons essentiellement religieuses. Nous voici confrontés à une pléthore de solutions bidon pour la première alors que la deuxième peine encore à décoller. Bien sûr, l'incapacité des dirigeants politiques mondiaux à s'entendre pour trouver des solutions est la cause première de l'échec. Mais cet échec était facile à prévoir vu l'impossibilité de contrôler l'ensemble de l'humanité et bien des scientifiques ont erré par naïveté politique en lançant la lutte climatique.

Beaucoup plus consternant est le combat pour la biodiversité. Bien que née au sein du monde scientifique, elle n'est en rien un concept scientifique. Elle n'est pas née d'une soif de connaissance, mais d'un besoin d'influence politique au service d'une vision conservatrice et religieuse du monde. Si le concept de biodiversité était scientifique, il se serait effondré depuis longtemps sous le poids de ses contradictions internes, rejoignant le phlogistique et l'éther dans les poubelles de l'histoire des mauvaises sciences.

À l'origine slogan pour une vision conservatrice de l'environnement, brandi par un groupe de scientifiques pour beaucoup en pleine crise spirituelle, car ayant perdu la foi au Dieu de leurs ancêtres sans pour autant pouvoir se libérer de la vision religieuse du monde elle-même, la biodiversité leur a échappée pour devenir une chimère à trois têtes, biologique, culturelle et spirituelle, qui se chamaillent à l'occasion mais se réconcilient pour combattre toute personne remettant en cause leur légitimité. Encore la tête biologique est-elle celle, hautement politisée, de la biologie de conservation, les deux autres étant fortement marquées de relativisme post-moderne.

Au contraire, les notions de réchauffement et de refroidissement climatique sont des concepts objectifs, entrés dans la science occidentale au XIX<sup>ème</sup> siècle à l'occasion de la découverte des ères glaciaires et de leur alternance avec des périodes plus chaudes. Dans les années soixante-dix, une petite querelle a opposé les climatologues croyant au réchauffement par le CO<sub>2</sub> à ceux qui penchaient vers un refroidissement dû aux émissions industrielles. Ce sont des faits objectifs qui, vers 1980, ont tranché la querelle du changement climatique en faveur du réchauffement. Rien d'objectif dans la biodiversité. On lui faire dire ce qu'on veut. Gare cependant à celui qui s'éloigne du dogme de la valeur intrinsèque de la biodiversité. Conserver est la raison d'être du concept. À la rigueur restaurer. Non créer de la diversité. Haro sur les formes de vie exotiques ou créées par l'humanité, même quand elles peuvent augmenter la biodiversité tout autant qu'aider au développement humain.

Nous avons vu que les climatologues alarmistes de la première heure n'hésitaient pas à montrer leur agacement face aux excès des ONG environnementales, même s'ils leur gardaient généralement leur sympathie, convergence politique oblige. Rien de tel chez les inventeurs de la biodiversité, qui font eux-mêmes partie du problème. On les retrouve en effet souvent dans des postes de direction ou de conseil au sein de ces ONG. À la source de leurs excès.

16 Stephen Jay Gould, *La foire aux dinosaures*, p533 Éditions du Seuil 1993 (1991 pour l'original)

Darwiniens côté cour et religieux côté jardin. Relevons que Cobb a souligné que *les scientifiques hautement formés sont autant que les personnes peu éduquées susceptibles de succomber à l'autoritarisme dans les domaines de l'éthique et de la religion*<sup>17</sup>.

La biodiversité n'est pas un marqueur crédible pour la crise environnementale actuelle. Ni le concept d'espèce, qui n'est pas fiable. L'espèce n'est un outil conceptuel fertile que tant qu'on est conscient de ses limites. Si les ersatz contemporains reflètent bien une réalité approximative de l'évolution, la multiplicité des définitions et leur incomplétude reflètent l'aveuglement de ses mécanismes. Inéluctablement, la diversité des définitions entraîne la classification de certaines formes de vie comme espèces par les uns et comme variétés par les autres comme l'avait très justement relevé Darwin dans *l'Origine des espèces*. Sans oublier le monde ultra nominaliste des microbiologistes. Remarquons que le fait que nous définissions les espèces pour notre facilité n'implique pas que ces choix soient complètement arbitraires. Nous les motivons d'arguments rationnels, mais ceux-ci diffèrent pour les animaux, les plantes, les micro-organismes et même à l'intérieur des royaumes du monde vivant, diffèrent selon les visions des différents scientifiques qui en font usage.

Un grand nombre de ce que nous appelons espèces peuvent disparaître sans que nous ne remarquions rien. Inversement, augmenter localement le nombre des espèces ne nous protège en rien des foudres des conservationnistes si une seule espèce endémique venait à disparaître. L'origine biblique du concept en fait le vecteur idéal de la culpabilisation. Nous avons une fâcheuse tendance à vouloir achever ce que l'évolution n'a pu faire en conférant une valeur intrinsèque aux espèces et à la biodiversité elle-même. Elles n'en ont pas. Et les partisans de cette valeur intrinsèque sont très convaincants à démontrer la faiblesse des arguments en faveur des valeurs utilitaires. Elles ne sont, au mieux, qu'occasionnelles, liées à des circonstances locales bien particulières. Donner un sens global aux valeurs utilitaires de la biodiversité, c'est faire rentrer la valeur intrinsèque par la porte de derrière.

En partant d'un concept approximatif ou erroné, on induit des politiques erronées. Nous vivons une époque où les espèces deviennent des sujets de droits. Des sujets de cultes. Des moyens de faire peur. En agitant leur disparition. Dans ce contexte, le flou du concept n'est plus acceptable. Il est urgent de désacraliser l'espèce. Comme les autres formes de vie, car on constate une fuite en avant visant à conserver les variétés, même les genres, comme le montre le dilemme sur les rats des îles Ryukyu et du Sri Lanka.

Le concept d'écosystème ne vaut guère mieux quand on se rappelle de l'avertissement de Tansley. C'est un découpage conceptuel de l'environnement qui a pour but de nous en faciliter l'étude. Cela ne devrait jamais être un sujet de respect. Et la diversité intraspécifique c'est le brouillard qui cache le flou de l'ensemble.

Pourtant, crise environnementale il y a. Celle d'un monde dynamique dont la vitesse de changement augmente. Avec un flux constant de déchets à gérer pour ne pas se faire submerger. On ne peut accumuler sans fin des plastiques dans les océans. Un problème sérieux...non un sacrilège. À ceci va probablement s'ajouter tôt ou tard une crise généralisée des ressources non-renouvelables. C'est une erreur de jugement que de nous y croire déjà. Bien sûr il serait sage de pouvoir l'anticiper. Malheureusement le fait que nous ne vivions pas encore dans une crise de la pénurie empêche de filtrer le bon grain de l'ivraie, les solutions idéologiques bidon des solutions pragmatiques applicables. Ceux qui, tel Ehrlich, ont jadis prédit un effondrement imminent se sont lourdement trompés. Ça ne veut pas dire qu'ils auront toujours tort. Nous n'avons même pas atteint l'échéance pronostiquée par *The Limits to Growth pour l'effondrement général*.

---

17 John Cobb in Sheila Greeve Davaney, *Theology at the End of Modernity*, p181, Trinity Press International, 1991

L'industrie de la peur environnementale non seulement exagère les dangers de certains aspects particuliers de la crise environnementale, mais surestime encore plus l'innocuité de l'environnement «naturel». Effet pervers qui pousse à toujours plus de conservatisme. Nos dirigeants devraient apprendre à se libérer des manipulations sémantiques omniprésentes dans le discours écologiste dominant. Reprendre la main sur la définition de concepts tels que le danger, paraphrasant Bolin en considérant que les scientifiques ne peuvent fournir que des réponses techniques aux problèmes techniques et économiques et qu'ils doivent laisser aux citoyens et aux responsables politiques le soin de juger à quel point un problème environnemental pourrait-être sérieux, l'urgence des mesures spécifiques à prendre et plus généralement des questions de valeurs. Écouter les experts en risques, sans absorber leurs valeurs idéologiques, pour adapter leurs commentaires aux réalités. Cesser de courber l'échine devant les prêcheurs de catastrophe, les grands prêtres naturistes, et la société civile des ONG «vertes» dont ils devraient abolir les privilèges. Cesser de faire des lois pour le jardin d'Éden mais en faire pour le monde réel. Cesser de se faire les chantres des visions religieuses du monde telles que l'agriculture biologique. Se libérer des gourous en tout genre. Rendre l'environnement à ceux qu'il environne, et surtout leur rendre le débat de valeurs sur l'environnement, confisqué depuis des décennies par la Nébuleuse.

Il faut réhabiliter le hasard et le remettre à sa juste place. Non, l'évolution n'est pas le résultat du hasard seul, mais du hasard et de la sélection – à travers les processus de la reproduction. Ensemble ils forment la sélection naturelle. La sélection est un processus logique qui empêche le hasard de mener au chaos. La combinaison des trois donne un monde aveugle qui n'est ni chaos ni ordre, un monde où rien n'est *conçu* pour une fin spécifique. Où tout interfère sans pour autant former un monde organiquement interconnecté. Où interférences se font et se défont en permanence. Où tout doit se découvrir sans tomber dans le piège de tout réduire à un monde de formes. La sélection naturelle ne complète jamais les formes qu'elle nous semble esquiver.

\*

Nous avons trois grands défis à relever : nourrir une population annoncée autour de dix à douze milliards de personnes, nous adapter au réchauffement climatique et l'atténuer à la mesure de nos possibilités et nous libérer de la domination écologiste et de la biocratie qui en découle.

Retrouver les chemins de la démocratie implique de sortir de ceux de la biocratie. De renverser les idoles nées de la sacralisation des concepts écologiques. Environnement, espèce, écosystème, nature, planète, biodiversité, climat ne méritent aucun culte. Il faut réapprendre à respecter l'humanité, non l'environnement, la planète, la biodiversité. Œuvrer à un environnement bon pour l'humanité plutôt qu'à une humanité bonne pour l'environnement.

Sauver la planète ? Si elle pouvait parler, elle dirait : *non merci* ! Elle ne se soucie pas de nous. D'être plus chaude ou plus froide, de la disparition des pangolins et des diplodocus – elle ne sait pas ce qu'est la biodiversité et personne ne le sait vraiment. Elle est aveugle et inconsciente et poursuit son petit bonhomme de chemin sans rien nous demander. Remarquez que refuser de respecter l'environnement n'autorise pas à jeter ses ordures n'importe où ; il y a assez d'arguments humanistes pour refuser ce comportement sans se croire tenu au respect.

Il faut briser un tabou : les écologistes n'ont pas le monopole de l'intérêt pour les problèmes environnementaux. Ce n'est pas parce que je ne suis pas écologiste que je ne m'intéresse pas aux problèmes d'environnement. Au contraire, c'est parce que je m'intéresse aux problèmes d'environnement que je ne suis pas écologiste.

Osez ! Osez dire que vous n'êtes pas écologiste. Parce que vous avez une autre religion ou parce que vous n'en avez pas.... parce que vous êtes agnostique, parce que vous êtes athée... Ou tout simplement, dites avec moi : non, je ne suis pas écologiste. Parce que je suis humaniste.